Blanc comme la neige, Rouge comme le sang, Noir comme l’ébène

Blanc comme la neige
Je suis une jeune femme.
Une femme doit être jeune et belle.
Je ne suis plus une enfant, mais je ne suis pas encore une femme.
Une femme doit être pure et innocente.
Comme je suis une femme, comme je suis destinée à être mariée, je dois être vierge. Vierge de toute instruction.

Rouge comme le sang
Je suis une femme.
Une femme doit être féminine et langoureuse.
Je ne suis plus d’un blanc immaculé, mais je ne suis pas encore damnée.
Une femme doit être sensuelle et voluptueuse.
Comme je suis une femme, comme je suis passionnée, je dois être répudiée. Répudiée pour son émancipation.

Noir comme l’ébène
Je suis une vieille femme.
Une femme doit être une épouse et une mère.
Je ne suis plus jeune, mais je ne suis pas encore sénile.
Une femme doit être austère et ascétique.
Comme je suis une femme, comme je suis un esprit libre, je dois mourir. Mourir dans la souffrance.

[Barbara Lenne]

Les boucles textuelles que j'ai souhaité créer en inscrivant dans l'écrit des répétitions différées ou immédiates, longues ou segmentées, donnent à voir la spirale fatale dans laquelle les personnages se trouvent…Cet effet labyrinthe est renforcé par la structure de la phrase complexe.

Boomerangs

« Infantile il m'appelle » alors que je m'installe confortablement dans le fauteuil moelleux, face à l'estrade, plongée dans le noir, où se jouera dans quelques minutes *Le cas Blanche-Neige* mis en scène par Carole Errante, devant quelques trois-cents âmes innocentes et mettant en avant des personnages pas si singuliers que ça, en particulier la célèbre Blanche-Neige qui se fera voler la vedette par son exubérante marâtre qui, au contact de ses talons claquant sur le sol, laisse tous les hommes transis, revenant sans cesse vers elle comme des boomerangs illusionnés par son corps à l'attraction inéluctable et ses talons claquant sur le sol, pendant qu'eux la regardent se dandiner, confortablement dans un fauteuil moelleux, ainsi le miroir l'a dit : *« ce n'est pas une porcherie mais des cochons courent de partout »* sur la scène corrompue où les gifles érotiques et impudiques ont remplacé le conte de fée infantile comme il m'appelle, où les corps se dénudent au rythme des infidélités, sinon dénudés tout court, court même la jupe de la Grand-Mère l'est *« alors qu'une grand-mère ne devrait jamais montrer quelque chose au-dessus du genou »*, genoux abimés de ces êtres hypersexués, qui se trainent quotidiennement au sol dans cette orgie théâtrale, orgie à laquelle goûte même la pudique Blanche-Neige plus si blanche que ça après avoir rencontré sept hommes qui ont découvert son jardin rose et y sont tous allés, comme des boomerangs, au rythme des paroles de Gainsbourg qui sent devant ce spectacle des booms et des bangs agiter son cœur blessé, et même *« si ce n'est pas une porcherie, des cochons courent de partout »*, c'est une adaptation moderne réussie où s'animent des personnages, grimpant, s'agrippant, s'arrachant, comme des bêtes en rut, prisonnières de leur corps sans morale et où le baiser final deviendra braise fatale puisque la roue tourne : une chose est sûre *« infantile il [ne] m'appelle »* plus en quittant le théâtre.

[Maëva Zabner]

Une seule plume vous manque et tout est dévoilé

Ce matin, 7h30, le gardien du Cartoon-city Music-Hall ouvre comme à son habitude les portes, doubles-portes, portes sans fonds, dérobées et coulissantes du cabaret, pour permettre à la femme de ménage de passer partout. Pourtant son petit tour de sécurité quotidien ne s'est pas achevé par sa petite bière matinale au comptoir, comme nous l'a confié le shérif. En effet, d'après lui, quand elle arrive à 8h00, la vieille danseuse, décrépite et asexuée, employée depuis quelques années comme femme de ménage (il faut bien gagner quelques sous pour améliorer sa retraite) pousse un cri suraigu, un cri d'horreur. Les murs de pacotille de Cartoon-city en ont tremblé autant que les arbres aux doigts crochus de la forêt toute proche, pourtant habitués aux êtres démesurément épouvantés. Comme elle le confiera plus tard au shérif, elle a senti, dès son arrivée une odeur particulière, âcre et chaude, écœurante, une odeur indéfinissable et pourtant proche, connue. Mais quand elle pénètre dans la salle de spectacle, l'air irrespirable du lieu n'est pas ce qui la trouble le plus. Non, ce qui la dérange bien plus que çà, ce sont les plumes, duvets, poussières duveteuses, noirs, blanches, grandes ou petites en suspension dans l'air, et toutes ces petites paillettes qui se collent à son visage, sur sa bouche, à la commissure de ses lèvres, lui faisant comme un masque étouffant, qu'elle n'a de cesse de vouloir décoller de sa peau flasque. N'y voyant goutte, elle avance à tâtons sur la scène pour tâcher de trouver l'interrupteur situé à l'arrière de la scène côté Jardin, dans le renfoncement de la coulisse, derrière le double-rideau de gros velours ignifugé de niveau M1, pour allumer la rampe de lumière. Elle confiera alors qu'elle a cru un instant que la machine à brumes s'était emballée suspendant dans l'air tous ces petits riens qui faisaient chaque soir tout le sensationnel du show cabaretoonesque : coiffes de plumes, capes emplumées et boléros vaporeux, strass et paillettes des cache-tétons, des slips et des justaucorps gainants. Mais non ce n'était pas cela. C'était comme si ces petites frivolités flottaient dans l'air naturellement, dépourvues de leur support, et prenaient leur liberté, enfin. La vieille déclara presque pouvoir les repousser de la main tout en tremblant pour se frayer un chemin vers l'avant-scène, tout éblouie de ces projecteurs, elle qui n'était plus sous les feux de la rampe depuis que sa féminité n'était plus qu'un lointain souvenir. Désormais éclairé, l'espace scénique du cabaret se révéla dans toute sa déchirante tragédie. Mais la vieille starlette, en blouse à carreaux, n'eut pas le temps, confia-t-elle au shérif, de comprendre ce qu'elle voyait là sous ses yeux, qu'elle glissa et s'étala de tout son long dans la mare de sang qui noyait le plateau. Le roi tout puissant, le roi du music-hall, le Roi de la Reine, celui qu'elle avait elle-même séduit au crépuscule de sa vie de femme fatale, celui qu'elle avait initié à l'art de la scène et à l'art de séduire, l'homme dont elle avait fait une star et qu'elle adorait au point de devenir sa femme de ménage, lui servit de coussin d'amortissement. Il gisait là sous-elle, émasculé, éventré, son corps entièrement recouvert de plumes blanches et noires agglutinées et collées par le sang séché dans les moindres interstices et replis de sa peau. Le cadavre les bras en croix, recouverts de plumes uniquement noires, n'était plus qu'un aigle noir abattu en plein vol. Avec pour seule explication, en lettres de sang sur la toile blanche de l'écran vidéo :

"Le cas Blanche-Neige est résolu".

[Myriam Lequeux]

Je reprends les paroles de la chanson « Une femme amoureuse » et les intègre au sein d'une lettre que Blanche-Neige adresse à son Prince. Comme un refrain, une femme amoureuse apparait en début de paragraphe.

Amoureuse comme Blanche-Neige

Un jour, mon Prince viendra… Dans cette cabane en bois, perdue dans la forêt, je suis l'esclave de sept nains pour qui je ne suis qu'un objet. Pourtant, du haut de mes 17 printemps, je garde l'espoir de le rencontrer, lui, le Prince, celui qui ravira mon cœur pour venir me sauver sur son beau destrier et fera de moi une femme. Bien plus qu'une femme.

Une femme amoureuse…
À l'orée de cette forêt qui me retient prisonnière, à contrecourant de ce temps qui court comme un fou, j'ai croisé ton regard séducteur pour me noyer dans un océan d'azur. Hypnotisée, totalement envoutée, plus rien d'autre n'existait que toi. Ta longue chevelure blonde, ta bouche pulpeuse et sensuelle, ton corps sculpté, ton torse saillant et pileux, témoins de ta virilité, m'appelaient à ta rencontre tel un aimant. Quelle puissance. Quelle assurance. Quelle rectitude. Et toi, me voyais-tu te contempler avec désir ? Me voyais-tu écumer d'amour pour toi ? Maudite soit celle qui poserait ses yeux sur toi. Je l'éloignerais et je me défendrais.

Une femme amoureuse…
La passion me consume. Je brûle d'envie de t'emprisonner dans mes bras pour t'empêcher de partir. Ai-je tort de vouloir te garder pour faire de toi le roi de ma citadelle, le monarque de mes nuits, l'empereur de mon existence naissante ? Accepte ma main et accordons nos lignes de vie. Gravis ma muraille charnelle et fais de moi ta plus belle conquête pour que nous soyons ensemble pour le restant de nos jours, dans cette vie ou dans une autre. Ensemble, déchirons le tumulte des océans et bravons les dangers. Si tu ne le fais pas, je me battrai contre les vents, je déverserai ma colère sur mes adversaires.

Une femme amoureuse…
Crois-tu que je ne te voie pas brûler d'envie pour Elle, la Reine ? J'assiste impuissante à vos courbettes et parades dégoulinantes et provocantes. Que peut-elle donc avoir de plus que moi ? Fascination, beauté fatale, courbes ravageuses ? Derrière un corps qui te fait saliver de désir, se cache un être abject. La pomme rouge éclatante est rongée par le ver et se putréfie, au gré des rides naissantes. Sais-tu que le monde a piétiné ses terres arides et infertiles ? Peut-être ne puis-je te proposer de furieux charmes mais je t'offre un univers de jeunesse, un paradis fertile, une promesse de descendance nourrie en mon doux sein. Une pomme d'amour et une liqueur sucrée.

Je suis une *femme amoureuse*.

C'est mon droit de t'aimer.

De vouloir te garder.

[Sossé OUMEDIAN]

Présentation de la nouvelle collection (d')en//fer de la marque Big Country King (BCK) : Roi d'un Grand Pays.

Il suffira d'une étincelle…

« Trouver chaussure à son pied ». Une expression sortie tout droit des contes de fées, mais qui n'a rien d'anodin quand arrive le moment de se chausser. Que vous soyez fidèle aux patrons souverains, mais séculaires, ou fondue des gabarits plus jeunes et séduisants, il est parfois difficile de savoir sur quel pied danser… Pour la saison automne hiver 2016, la tendance est au panache sulfureux comme le confirme le retour, tout feu tout flamme, des escarpins blindés.

Incontournables, les escarpins continuent leur domination écrasante sur un marché qu'ils illuminent depuis longtemps. Les passions ne cessent de se déchaîner pour les modèles à talons hauts et efficacement renforcés. Au quotidien, les escarpins restent les accessoires irremplaçables de toute reine qui se respecte et sont les seuls à pouvoir mettre la mode à leurs pieds. Pour libérer les flammes qui sommeillent en vous cet hiver, la rédaction est heureuse de vous présenter son coup de cœur : la collection gris métallisé BCK Hot Fusion.

Big Country King est de retour sous le feu des projecteurs avec ce nouveau modèle forgé aux limites de l'in(can)décence. Dans un style très épuré et dark glamour, la ligne de cette solide semelle restera gravée au fer rouge dans votre pied comme dans vos pensées. Pour grimper directement sur le bûcher des vanités, n'hésitez pas à craquer en vous offrant ces quinze kilos d'élégance et d'acier. Forme arrondie unique en zinc, talon en bronze et boucle en cuivre, l'idéal pour rester solidement accrochée au sol.

Finies les soirées où vos pieds transis ne savaient plus où marcher. Les escarpins gris métallisé BCK Hot Fusion vont définitivement laisser à vif un souvenir ardent dans les mémoires de vos hôtes et de vos convives.

[Ulysse Ménard]

Une bête de pièce

Infantile ils l'appellent ;
Son corps, à peine caché
Des yeux des chippendales,
Trahit deux seins relâchés.

Et

Cette foule de gandins,
Comme bêtes de foire,
Révèle d'un air badin
Leur sourire d'ivoire.

Mais

Infantile ils l'appellent ;
Son cœur, à peine fâché,
S'emballe et lui rappelle
Que la grâce l'a lâchée.

Et

Cette flopée de catins,
Comme bêtes de sexe,
Roule d'énormes patins,
Sans le moindre complexe.

Mais

Infantile ils l'appellent ;
Son cuir à peine taché,
Ce souvenir charnel,
Auquel elle s'amourachait.

Et

Cet amas de crétins,
Comme bêtes de somme,
La prenne pour du fretin
Et d'un enfant l'assomme.

Mais

Infantile ils l'appellent ;
Discours à peine haché,
D'un roi qui s'interpelle :
« Ma descendance est gâchée ! »

Et

Le joli petit gratin
Comme bêtes de scène
Avale ce baratin
Et supprime la reine.

[Florian Olivieri]

La Reine de ce conte

Elle se tortille, se tord, vacille, cette inquiétante créature, souveraine, qui mêle au grotesque la cruauté de ses gestes et celle de ses paroles. Et son ombre, claque sourde et silencieuse, pare les murs, les salles, les corridors des châteaux, de ces ténèbres subtiles, sinistres et pénétrantes qui, venues tourmenter l'esprit, dérangent la raison et la ruinent ; ces ténèbres, prédatrices, qui montent, s'étalent, s'effacent, avalées par la lumière qu'elles dévorent puis recrachent. Elles sont immenses ou médiocres, profanent l'innocence, pervertissant l'ignorance d'un savoir flétri de bassesses et de désabusement.

Ces obscurités sont démentes, silhouettes piégées et troublantes. Chimères emprisonnées dans un carcan cuisant, mordant le roc, le parquet, les portes. Elles vont, viennent, traquent, pourchassent. Lacées, nouées, suturées, piquées de l'âme jusqu'au pied, lancinantes qui lancinent et captivent, envoûtantes. Elles sont scellées, spectrales, étrangères qui s'oublient, masquées par l'habitude et l'irréflexion. Elles sont piétinées, écrasées, pressées sous les pas et les courses, des talons qui claquent, frappent et souillent. Et ils blessent, ils déchirent, ils massacrent, ces morceaux d'être ancrés, gravés, incrustés, emportés par autrui, crédule ou bien encore trop candide.

C'est ainsi que la Reine de ce conte est amère. Petite, sévère, infidèle. Et magnifique et belle au regard, et abjecte et terrible en son sein.

[Morgane Meslin]

Quand le roi chante, on entend la passion et le désespoir.

Je veux brûler

Je veux brûler pour toi ma reine
Ma joie a disparu, seule règne la peine
Tu es ma chute, ma perte et mon futur
Tu es si loin de moi, j'en ai perdu mon armure
Il n'y a qu'à tes côtés que je deviens seigneur
Toujours ailleurs, ma peine est devenue peur
Toujours dans le lit d'un autre invité
Ma jalousie ne fait que s'embraser

Je voudrais encore brûler pour toi
Mais ton cœur est si loin de moi
Pourtant tu te tiens à mes côtés
Et mon cœur est en train de brûler
Tu es ma reine, je ne suis plus ton roi
Et la tristesse s'empare de moi
Pourquoi est-ce que tu me repousses ?
Le feu est mort, le désir s'émousse

Je veux que tu brûles pour moi
Comme cet enfant que tu portes en toi
La tristesse et la peine sont devenues haine
Es-tu seulement encore ma reine ?
Tu sentiras alors mon courroux
Et dans ton ventre je planterai un clou
Ces chaussures que je vais te forger
Sont le destin que je t'ai réservé

Tu as brûlé pour moi
Et moi j'ai brûlé pour toi
Le fer encore chaud t'a consumée
Et ma colère t'a fait imploser
Puissent les dieux un jour me pardonner
Toutes les souffrances que tu as endurées
Mon cœur n'est plus que de la pierre
Ma vengeance est entière

[Hugo Gaillard]

Le cas Blanche-Neige,
entre débauche pailletée et funeste destin

Qui n'a jamais entendu parler des 7 nains ? De la méchante sorcière à la pomme empoisonnée ? L'histoire de Blanche-Neige est bien connue, popularisée par le dessin animé produit par Disney en 1937, et devenue depuis un classique des contes pour enfants. Moins connue en revanche est la version - originale – des frères Grimm. Or, bien loin d'un conte de fée empreint de magie, *La Petite Blanche-Neige* des philologues allemands est cruelle et sordide. La fin de ce conte, autour de laquelle Carole Errante articule son *Cas Banche-Neige*, est sans équivoque :
« La méchante marâtre de Blanche-Neige fut elle aussi conviée au festin. Mais on avait déjà mis sur le feu des pantoufles de fer que l'on apporta avec des tenailles et déposa devant elle. Puis on la força à chausser ces souliers rougeoyants, et à danser jusqu'à tomber raide morte. »
En projetant cette phrase durant l'installation des spectateurs, Carole Errante nous plonge d'emblée dans un univers abyssal. Quelle surprise alors de découvrir des personnages vêtus – ou plutôt dévêtus – de froufrous, plumes et paillettes ! Avec *Le cas Blanche-Neige*, la metteure en scène nous propose une chimère artistique, au croisement de la tragédie moderne et du music-hall, digne des meilleurs cabarets transformistes, il faut l'avouer. Même si la naissance est difficile et le spectateur légèrement embarrassé durant les premières minutes du spectacle, la magie – dont l'histoire est totalement dénuée par ailleurs – opère rapidement.

Une reine d'un grand pays se veut femme fatale et absolue, mais elle est stérile. Incapable d'enfanter l'héritier du roi, elle est incapable d'accomplir son premier devoir… Ce manque ancré au plus profond de son corps l'amène au déséquilibre : son moyen de survie sera la dépravation. Être fascinant, obsédant, à la beauté inquiétante, elle accapare tous les regards. Le Roi est entièrement amoureux d'elle, la fille fait tout pour se faire apprécier de la belle-mère, les serviteurs sont aux petits soins… Mais, bien vite, au milieu des paillettes et des plumes, les masques se craquèlent, les personnages se déglinguent. Peu à peu, la folie se fait omniprésente, imprégnant avec force l'énergie des acteurs. La Reine est sadique, folle de son apparence, folle de fierté, le Roi est maladivement jaloux et entretient une relation incestueuse avec sa fille… Blanche-Neige. Une Blanche-Neige loin de l'image de jeune fille pure : une adolescente en pleine découverte de la sexualité, réclamant le désir des hommes, donnant « son jardin secret » (une fleur à paillettes) à n'importe qui, enviant la sensualité de sa belle-mère. Tous sont atteints d'une folie démesurée, une hybris qui attire le châtiment divin et cause leur perte, à l'image des plus grandes tragédies. Des personnages terrifiants dont le destin nous accable pourtant.

Néanmoins, la pièce déçoit par son manque de fermeté et de choix clairs. Le passage à mi-spectacle de chansons live au play-back, pour ne citer qu'un exemple, sonne comme une indécision de mise en scène. On comprend difficilement l'insertion de chansons live dans un spectacle jouant en tous points sur les faux-semblants. L'éventuelle excuse de l'émotion ne tient pas la route, face à une Anne Naudon réalisant un poignant play-back sur *Une femme amoureuse*. Performance qui est, d'ailleurs, le seul moment de gloire d'une Blanche-Neige dont le parti pris hystérique la recale au rang de faire-valoir. Que dire, aussi, des photos de danseuses classiques

projetées au mur ? Quel lien avec la pièce ou l'univers du Music-Hall, dont la justification sur ce texte de Barker est déjà délicate ?
Heureusement, à l'image des vices des personnages, la surenchère camoufle les défauts et nous emporte. On reste ébahis en voyant le clinquant intrinsèque au Music-Hall coller si bien au luxe exubérant d'une Cour Royale. Pas si surprenant en réalité quand on relie le choix de l'univers dérangeant du Music-Hall par Carole Errante aux propos de Barker : « Le théâtre de la Catastrophe, comme le théâtre tragique, persiste à faire des limites de la tolérance son territoire. Il vit dans cette zone de risque maximum, à la fois pour l'imagination et l'inventivité de son auteur et pour le confort de son public » (Barker, *Arguments pour un théâtre).* La pièce ne parvient certes pas à redorer l'image du music-hall comme le souhaitait la metteure en scène, mais elle se transforme sous nos yeux en une tragi-comédie burlesque émouvante. On pense soudain à la sublime adaptation réalisée par Macaigne de l*'Idiot* de Dostoïevski. Une flatteuse comparaison.

Le cas Blanche-Neige vaut quand même le déplacement. On sourit, on rit même, avant d'être émus par des moments de grâce de ces personnages en pleine chute. Étrangement, la pièce exacerbe aussi nos instincts les plus bas : appâtés par la torture des nains seulement suggérée par des cris, on souhaite, on désire, assister au véritable supplice de la reine… Quelle déception alors de ne voir que des chaussures à paillettes ! Quelle prise de conscience, aussi ! En l'espace d'un spectacle, nous avons nous aussi glissé vers le vice et la dépravation, terme si cher à la metteure en scène… Saluons la scénographie, les costumes, et les lumières extrêmement travaillés. Relevons aussi le jeu des acteurs, dense et superbe. Hélène Milano est sublime en reine tragique dont la fragilité apparaît en filigrane de sa fierté, François Cottrelle est inquiétant en roi fou d'amour, Maurice Vinçon est surprenant en vieille femme devineresse, et Carlos Martins est brillant dans les quatre rôles qu'il assume... Admirons enfin la mise en scène, dont les images de fin, véritables tableaux visuels, nous laissent sans voix.

[Lise Plaire]

Le Cas Blanche-Neige, Carole Errante.

Elle était malsaine.
Elle était merveilleuse.
Elle l'a mérité.
Cette punition était juste. Pourtant cette punition était atroce.
Qui suis-je pour dire cela ? Est-ce que moi aussi, je mérite de finir comme elle ?
Pourquoi suis-je si triste ? Pourquoi suis-je si satisfaite ?
Je pense que je m'étais attachée à elle. Bien plus qu'une belle-mère, c'était mon modèle : elle me fascinait. Je l'aimais tellement que je la détestais. Je voudrais vraiment être comme elle : sexy et désirée par tous les hommes qu'elle rencontrait. Pourtant c'est son charme qui a causé sa perte. Et si je ne lui ressemblais jamais ? Je la jalousais tellement de son vivant pourquoi j'envie maintenant sa mort ?

[Louise CHARNAY]

Ma chère Marâtre,

Ces quelques mots d'adieu ne vous sauveront pas du roi,
Mais j'avais envie de vous dire à quel point vous avez été importante pour moi.
Bercée entre un sadique et une nymphomane, j'ai grandi de façon inadmissible.
J'étais pourtant sûre d'être comme mon nom l'indique : aussi pure que possible.
Blanche-Neige, c'est un nom ridicule,
Surtout pour une fille qui se transforme en catin au crépuscule.
Je voulais tellement vous ressembler, ma reine.
Être comme vous : magnifique à en faire perdre haleine.
Que le bruit de mes pas suffise à exciter les mâles,
Que je réveille leur côté animal.
Que la tromperie soit ma spécialité,
Que le roi ne s'en aperçoive jamais.
Vous allez me manquer, vous qui m'avez tout appris.
Je vous le promets, j'appliquerai ce que vous m'avez transmis.

[Louise CHARNAY]

Un talon nommé désir

Le Cas Blanche-Neige : la mise en scène de Carole Errante d'un texte d'Howard Barker fait la part belle au glamour. Il y a des plumes, des strass, du maquillage, des costumes de scènes scintillants et des paillettes. A l'arrière, se trouve un talon brillant qui attend, lui aussi, d'être sous les feux de la rampe.

Journaliste : Bonjour Talon, est-ce un rêve de jouer dans ce spectacle ?
Talon : Andy Warhol avait dit que chacun aurait droit à son quart d'heure de gloire. – Un autre verre de champagne s'il te plait - Pop ! J'adore ce bruit. C'est pétillant, comme moi. J'aimerais le rester. Moi, mon quart d'heure de gloire, je l'ai eu grâce à tous ces acteurs qui ont eu la chance de travailler dans ce Music-Hall. Ils me mettent en valeur et réciproquement. J'aime le strass, tout ce qui brille. Mon créateur a eu l'idée géniale d'en mettre sur moi. Oui, c'est une chance d'être ici. J'espère continuer avant d'être complétement usé et avant qu'on me propose de jouer des spectacles dans lesquels je ne serai plus qu'une vieille chaussure.

Journaliste : Avez-vous toujours assumé cette féminité ?
Talon : Il paraît que je suis un symbole de la féminité. Je donne de l'allure aux femmes. Regardez cette marâtre. Une femme fatale. 20 ans de mariage avec le roi et elle a toujours cette démarche légendaire, les hommes en ont le souffle coupé. Les maris sont aveuglés par je ne sais quoi. Prenez par exemple le Roi : lui a pris de l'embonpoint, ce qui lui confère une autorité naturelle et lui donne une image de monarque rassurant, alors que le physique des femmes est scruté avant de donner de la légitimité à leurs propos. Peut-être devons-nous, à un certain âge, céder à nos pulsions et aller voir ailleurs, pour se sentir désiré à nouveau ?
Notez que je suis un nom masculin pour désigner un objet traditionnellement féminin. Peut-être que les frontières sont plus minces qu'on ne le croie ?

Journaliste : Blanche-Neige jalouse cette marâtre. Est-ce un modèle pour elle ?
Talon : Blanche-Neige, une jeune fille pure, a toujours jalousé sa marâtre. Elle va devoir fuir cette situation afin de ne plus être dans l'ombre de cette femme envahissante qui veut rester belle aux yeux de tous.
Blanche-Neige va passer de l'enfance à une vie sexuelle intense. Son initiation s'est faite avec les Sept nains. C'est une des façons qu'elle a trouvées pour exister.
Elle porte des talons quand la marâtre enlève les siens. Cette dernière a moins de prestige comme cela. Blanche-Neige n'avait pas peur d'elle, mais de ses talons.

Journaliste : L'arrivée du prince va chambouler les sentiments des deux femmes…
Talon : Ce bel homme veut se marier avec Blanche-Neige. Elle est amoureuse. Elle le chante. On veut le crier au monde entier dans ces moments-là. Seulement, le bonheur va être de courte durée car la marâtre va tomber enceinte de lui.
Le véritable amour doit-il être gâché par un libertinage effréné, une course à l'amour ?

Journaliste : Cette course à l'amour menera la marâtre à sa perte …

Talon : Le Roi remarque son ventre arrondi. Elle sera punie pour ce qu'elle a fait. Elle ne veut pas s'enfuir. Excusez-moi, on m'appelle.

Le bourreau vient chercher le talon ainsi que son co-équipier pour faire la paire. Chauffés au fer blanc, ils vont faire danser la marâtre, qui s'écroulera devant un miroir.

La féminité jusqu'au dernier souffle.

[Dimitri Iatosti]